

Discours prononcé à Médan - 1954

Jean Guéhenno

Mesdames, Messieurs,

Je n'ai pas accepté sans scrupules d'être aujourd'hui l'un des officiants de ce pèlerinage. Je ne suis pas un romancier. Je ne sus jamais conter une histoire. Toute ma vie, j'ai été plein d'envie pour tels de mes camarades ou de mes amis, Guilloux, Chamson, Giono, Malraux, qui possèdent ce don des dons, ce don admirable de savoir conter des histoires. J'admire en eux cette abondance de la vie qui fait qu'on n'a aucune peine à sortir de soi. Mais c'est aujourd'hui surtout qu'il me faudrait être un romancier pour parler comme il faut de ce grand trouvère dont il me semble que les histoires qu'il a racontées, si simples, si vastes, si exemplaires, nous aient révélé le monde où nous vivons.

Je ne puis parler que comme le plus humble des pèlerins. Mettons qu'on m'ait, à cause de cela même, chargé de la prière commune, le plus humble devant être aussi le plus plein de désirs, celui à qui les manques mêmes dont il souffre font savoir le mieux ce qu'il convient de demander. Si ce pèlerin le plus pieux ne saurait s'oublier, si autant qu'un acte de fidélité et d'admiration, un pèlerinage est un appel, une prière, un recours, je suis ici comme quelqu'un qui, du moins, sent profondément comment ce lieu est un haut lieu, cette bourgeoise maison, ce petit jardin, quel esprit y souffla, quelle force de vérité et de justice y travailla, et en rayonne encore, et, comme un vrai pèlerin, je ne suis venu ici que pour me recharger en quelque sorte de confiance, d'espérance et d'énergie.

Dans le monde obscur où je suis né, Zola pourtant n'était pas inconnu. On ne le lisait pas, parce qu'on ne lisait rien. Mais on l'aimait comme on avait aimé Hugo, et pour les mêmes raisons. On savait qu'il avait été un ami du peuple et qu'il avait souffert pour la justice. Cela suffisait. Il était un de ces quelques héros dont le nom demeure dans la conscience populaire comme une référence à toute grandeur, une autorisation à tous les rêves, et par qui elle se sent justifiée. Il n'est pas de plus haute gloire. Pour moi, quand je le lus pour la première fois, je devais avoir dans les seize ans. Je lus *Germinal*, et me voici assez vieux sans doute pour assurer que jamais livre ne produira en moi plus forte impression. Les circonstances y aidèrent il est vrai. Toute la ville où je vivais venait subir trois mois de grève, un « lock-out » comme on disait. Ma mère avait été gréviste, et moi-même l'aurais été, si je n'avais été de ces employés qui, par accord des partis dans de tels conflits, demeurent à l'usine pour y assurer une sorte de permanence. Je lus *Germinal* comme notre propre histoire. Qui ose parler du mauvais style de Zola ? Quel esthète ? Quel étranger au monde ? La pâte merveilleusement épaisse des mots me parut la pâte même dont était faite notre vie confuse mais pourtant admirable et forte. C'était bien ainsi que nous étions, ainsi que nous parlions, ainsi que nous travaillions, ainsi que nous rêvions. Nous étions ces hommes réels, corps et âme mêlés, ces mangeurs de pain. Je reconnus notre misère, mais aussi notre combat. Nos histoires n'étaient jamais que des histoires de sous, comme celles des mineurs du Voreux. Des histoires de sous, et même parfois de centimes. Mais ces centimes accordés ou refusés, ce n'était pas moins que la Justice elle-même accordée ou refusée, la Justice, ce pain de l'âme sans lequel non plus un homme d'honneur ne peut vivre. Et, pour la première fois, je vis la grandeur du monde où j'étais né. La grève de ma petite ville, comme la grève du Voreux, avait été une bataille perdue. Mais *Germinal* m'aidait à comprendre qu'il peut se dépenser autant de courage à perdre les batailles qu'à les gagner. Toutes ces défaites contenaient pourtant une promesse, et, pour la première fois aussi, je sus, je sentis ce qu'était un écrivain, un romancier plutôt, un homme plus simplement, plus fortement homme que tous les autres, et qu'une puissance non commune de la sympathie, cette imagination du cœur, rend capable

d'entrer dans toutes les vies, d'en reconnaître la profonde et secrète justification, et ainsi de changer la misère humaine même en épopée. C'était Zola. S'il faut l'avouer, je n'ai pas fait depuis ces temps pourtant lointains de grands progrès en esthétique. J'en suis resté à cette définition et à cet idéal de l'écrivain. Je souhaite toujours que l'excès en lui de la force humaine fasse toute sa rareté.

J'ai, par métier de professeur et d'écrivain, dû étudier souvent l'œuvre de Zola. Mais, j'en suis sûr, plus que toutes les ratiocinations que j'ai pu faire, cette première impression que j'eus de lui à la lecture de *Germinal* m'a révélé les principes de son œuvre, cette puissance de tempérament et cette ampleur de la respiration qui font la grandeur du cœur, et cet entêtement aussi et cette volonté admirable qui peuvent seuls faire les longs poèmes. Toute la vie de cet homme n'a été qu'un grand engagement, s'il faut employer un mot à la mode. Mais lui n'en a pas fait tant d'affaires. Et tout d'abord un engagement vis-à-vis de lui-même. Un autre souvenir me revient à l'esprit d'une autre lecture. Vers vingt ans, je lus ses « lettres de jeunesse ». C'est un livre que tous les jeunes écrivains feraient bien de lire. Ce n'est pas que ces lettres soient belles à proprement parler. Zola n'est devenu tout lui-même qu'à force de volonté. L'expression en est quelquefois imparfaite. Mais la pensée y fume comme un solfatare. Toute sa force et toute sa générosité sont là déjà. Il veut être, il sera le poète du monde moderne. Mais, si vous le voulez bien, je vous en lirai quelques lignes, pour qu'il soit vraiment là, un instant parmi nous, dans sa jeunesse, dans tout son premier feu. C'est en 1860. Il a vingt ans.

Quant à l'avenir, écrit-il à son ami Baille, je ne sais ; si je prends définitivement la carrière littéraire, j'y veux suivre la devise « tout ou rien » ! Je voudrais ne marcher sur les traces de personne ... Je désirerais trouver quelque sentier inexploré et sortir de la foule des écrivassiers de notre temps. Le poème épique, - j'entends un poème épique à moi et non une sottise imitation des anciens – me paraît une voie assez peu commune. Il est une chose évidente, chaque société a sa poésie particulière ; or, comme notre société n'est pas celle de 1830, comme notre société n'a pas sa poésie, l'homme qui la trouverait serait justement célèbre. Les aspirations vers l'avenir, le souffle de liberté qui s'élève de toutes parts, la religion qui s'épure : voilà certes les sources puissantes d'inspiration. Le tout est de trouver une forme nouvelle, de chanter dignement les peuples futurs, de montrer avec grandeur l'humanité montant les degrés du sanctuaire. Tu ne peux nier qu'il y ait là quelque chose de sublime à trouver. Quoi ? Je l'ignore encore. Je sens confusément qu'une grande figure s'agite dans l'ombre, mais je ne puis saisir ses traits. N'importe, je ne désespère pas de voir la lumière un jour ; c'est alors que cette forme d'un nouveau poème épique, que j'entrevois vaguement, pourra me servir. En attendant la maturité de ces idées, en attendant d'être homme, je veux préparer ma voie.

Quel étrange pressentiment ! Et quelle fermeté dans le propos ! Toute l'œuvre est née de cet élan admirable. La grande figure est sortie de l'ombre. Et elle est apparue en pleine lumière dans vingt romans qui ne constituent qu'un long poème. Mais il a fallu qu'il la contraigne. L'élan intérieur, la force du tempérament n'y suffisaient pas. L'intensité d'un long regard, une exemplaire soumission à la nature, à l'objet, la passion de la vérité pourraient seules fixer les traits de cette grande figure entrevue, et construire et achever l'œuvre.

J'ai passé des années de ma vie en compagnie de Rousseau, en compagnie d'un homme qui avait choisi pour sa devise ces mots si terriblement exigeants : *Vitam impendere vero* (soumettre sa vie à la vérité), et on n'a pas manqué de me le rappeler pour me décider à parler ici aujourd'hui. Cette formule, m'a-t-on dit, que vous aimez tant à citer, a des résonances zolistes. Certes, Messieurs, et ce rappel m'a jeté dans toutes sortes de réflexions. Nous ne volerons pas au pauvre Jean-Jacques sa devise, mais j'en suis à me demander si Zola n'aurait pas eu au moins autant de droits à s'en réclamer. Voilà bien l'occasion de vérifier, sans tomber cependant au scepticisme de Pilate, comme ce mot vérité n'est pas en nous. Notre erreur est de croire et de la confondre avec la sincérité. Et certes c'est une grande vertu d'être ce qu'on paraît et de ne vouloir paraître que ce qu'on est. Mais ce n'est pas assez encore peut-être. La sincérité ne concerne que soi, et on finit toujours par s'en tirer avec soi-même, à peine de devenir fou. Mais la vérité concerne soi et tous les autres. C'est avec tous les autres qu'il

n'est pas commode de s'en tirer ; ce sont eux que nous ne consentons pas à voir comme ils sont, selon la vérité. Non que la vérité soit hors de nous. Elle est un rapport, et la justesse, l'exactitude de ce rapport de nous au monde. Et ce rapport, pour être juste, suppose en nous, plutôt que de la sincérité, une probité exemplaire, une ouverture du cœur et de l'esprit telle que nous allions toujours à la rencontre des choses et des êtres, à la rencontre de tout ce qui n'est pas nous, sans crainte et sans préjugés, avec une sorte de gentillesse désintéressée et souveraine. C'est alors, sans doute, que nous commençons d'entrer dans les secrets du monde ... Mais je m'excuse de ces ratiocinations. Après cela, nous savons tous très bien ce que c'est qu'un homme non pas seulement sincère mais vrai. Zola fut cet homme vrai. Nul écrivain ne fut moins acoquiné à lui-même. Il est allé bravement à la rencontre de son temps, et il a osé tout voir, et tout dire de ce qu'il a vu. Il a reconnu si exactement les lignes de la société moderne qu'il n'est pas aujourd'hui encore d'écrivain plus actuel. Le premier, il nous a peints tels que nous sommes, tels que nous commençons à devenir en son temps, des hommes sociaux, des hommes-masse en dépit de nous-même, des individus sans doute mais des individus qu'augmentent ou avilissent selon l'occasion les forces collectives qui les utilisent. Il a, le premier, débrouillé les nouveaux mensonges, les nouvelles mystifications. Ses enquêtes et ses travaux lui avaient fait de la vérité une habitude et une loi. Quand l'affaire Dreyfus éclata, il ne pouvait se taire, il accusa. Il n'était pas en lui de vivre autrement qu'il écrivait. La même vérité qui avait fait la force de ses livres devait faire la force de sa vie. L'écrivain et le citoyen avaient les mêmes devoirs. Il était vraiment devenu cet « homme », cette conscience, que sa lettre de 1860 annonçait.

Messieurs, il y a peut-être de l'orgueil à se définir ses devoirs d'après un si grand exemple. Mais il me plaît de penser que les règles de la vie de l'esprit sont les mêmes pour les plus humbles et pour les plus grands. Les plus humbles ont seulement plus de peine à les pratiquer. S'il est vrai que nous venons ici chercher une inspiration, je voudrais, pour moi, me demander simplement devant vous quelle réponse je crois entendre ici à mes inquiétudes et à mes espérances. Ah ! Messieurs, l'espèce des intellectuels à laquelle nous appartenons n'est pas trop à l'aise dans un monde qui semble se réduire à n'être plus qu'un jeu de forces. Entre ces forces, nous avons peine à trouver notre place. Elles ne veulent, les uns et les autres, que nous utiliser. Les idées que les plus grands d'entre nous quelquefois produisent et ne proposent qu'avec prudence, commencent par faire mijoter le monde, si je puis dire, mais à peine produites, les passions, les intérêts, les forces contradictoires s'en emparent, et les divers partis nous accusent, si nous ne faisons pas tout avec eux pour que le monde se mette à bouillir. Il semble que nous trahissions un monde qui souvent délire, dès que nous prétendons garder quelque raison. Ces machines mêmes que d'autres parmi nous inventent et par exemple ces nouveaux procédés de diffusion de la pensée, tournent contre ce que nous avons de plus cher. Tout devient propagande et confusion. Tout est faussé. L'humble vérité, hurlée, gueulée, devient un arrogant mensonge. Nous ne voulons que la blanche lumière et je ne dirai pas que les ténèbres augmentent, mais tous les sunlight n'allument autour des hommes que de faux éclairages qui leur font oublier le soleil. L'énorme bruit que font toutes les machines de la culture distrait de la culture même. Il semble parfois que le sens d'une vérité qu'on cherche soit perdu. Qu'avons-nous donc à faire ? Eh bien, Messieurs, rien d'autre, me semble-t-il quant à moi, qu'à le maintenir avec le même courage et la même énergie que l'homme dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Ce n'est pas ici que nous apprendrons à désespérer, à faire retraite dans nos petits travaux, à nous réfugier dans la vanité de notre qualification intellectuelle. Tout enseigne qu'ici qu'un écrivain n'a pas d'autre loi que devenir le plus homme possible. Nous n'avons pas à boudier notre monde, notre temps. Nous n'avons à boudier personne, aucune idée, aucun homme, surtout nous n'avons pas à boudier cet homme-masse en compagnie de qui, bon gré, mal gré, nous devons vivre, et qu'au reste, à bien des égards, nous sommes nous-mêmes bien plus que nous n'acceptons de le penser. C'est pour lui

que nous travaillons, à lui que nous devons penser toujours. Mais, si chaque métier a sa morale, celle du nôtre est sûrement la plus exigeante. Un militant politique a peut-être tout droit de passer contrat en quelque sorte avec telles ou telles passions de telle ou telle fraction de la nation qu'il s'emploie à exciter. Nous autres avons fait implicitement vocation de vérité, et nous ne pouvons avoir d'autre règle que de traiter tous les hommes comme des esprits, et tous les esprits, comme des esprits en quête et dans le besoin de la même vérité que nous-mêmes. La politique des intellectuels ne peut pas avoir d'autre fin ni d'autres moyens que la vérité. C'est à nous plus particulièrement qu'il est interdit d'utiliser et d'avilir les passions d'autrui. Nous avons cet honneur de devoir, par profession, traiter toujours avec ce qu'il y a de plus haut dans l'homme, sa pensée. Personne n'est plus contraint que nous au respect de l'homme dans l'homme. Et il se peut bien que de si grandes exigences intérieures fassent de nous, dans la mêlée politique, des citoyens souvent embarrassés. Nous sentons alors notre solitude. Même nous pouvons être tentés de l'aimer ? C'est à cette tentation que nous ne devons pas céder. Ni nos pensées, ni nos écrits ne valent grand-chose, quand ils ne valent que pour nous-mêmes. Il faut, en pensant et en écrivant pour soi, tâcher de penser et d'écrire pour tous les hommes, quitte à ce que le message ne parvienne jamais. Un homme profond, un homme authentique, sent toujours en lui à la fois cette solitude et cette fraternité.

Dans un monde livré aux propagandes grégaires et où toute idée même neuve développe tout de suite son conformisme, ce n'est pas rien, Messieurs, d'être d'une espèce comme la nôtre, plutôt encline toujours à dire non que oui, ou dont les ouis sont toujours environnés de circonlocutions. Nous pouvons être de quelque service à la condition de ne pas craindre de manifester ce mauvais caractère, ou pour parler plus gravement, d'avoir tout le courage de notre pensée et d'en accepter tous les risques. L'exemple de Zola reste comme la preuve de ce que fut la résistance, le refus, le non d'un homme pur. Nous n'avons pas à plaire, à loucher vers les partis ni vers les puissances. L'esprit qui souffle ici est un esprit de vérité. Il y a soufflé si fort qu'on n'aurait aucune peine à montrer qu'il lui a inspiré plusieurs fois depuis cinquante ans la politique française, de l'affaire Dreyfus à ce qu'Albert Thibaudet appelait « la République des professeurs ». J'ai le sentiment, quant à moi, que la politique de la France ne fut jamais plus heureuse ni plus efficace qu'à ces moments-là. C'est, Messieurs, que la vérité est la plus grande force révolutionnaire. Il n'est besoin d'aucun mensonge, d'aucune idée basse à faire le salut et le bonheur des hommes, et je suis venu ici pour m'assurer de cette foi.